

# Le vélo dans l'arbre

Essai fantaisiste

Thierry Colard

2004

Avec toute ma fantaisie.  
A mes trois fils qui un jour liront  
tous les mots de leur père. Peut-être.  
Aux femmes qui ont fait ma vie.  
A celle qui la poursuit.  
A ceux qui ignorent l'écriture.  
A tous ces mots déjà si loin de moi.

« ...peut-être... »

Il m'aura fallu trente-quatre années, presque trente-cinq pour faire de moi un écrivain mais, sans doute, ne le serais-je jamais et, sans doute, l'ai-je toujours été.

Du premier instant où des voix s'enroulèrent dans mes oreilles, graines d'un chant futur, du premier instant où mes yeux fixèrent des images secondes, du premier instant où le monde se fit parfum et jeu posés dans la paume de mes petites mains, du premier instant jusqu'au dernier, je le suis.

« L'écriture est dans l'infiniment petit. »

Ecrire n'est rien qu'un acte parmi tant d'autres mais cet acte on se le vole à soi-même et la preuve en est qu'on s'en défend.

Ecrire, c'est entrer dans le sens de l'autre et éclairer son intérieur de lui-même. Personne ne me lira comme il l'aura souhaité parce que l'écriture surprend, et dans l'attente, et dans l'inattendu.

*« ...C'est l'hiver, un hiver faux qui joue les printemps mais c'est pourtant l'hiver puisque les feuilles sont toutes en tombe sur le sol. C'est un dimanche d'hiver que le soleil habille d'un bleu royal et d'un or lumière. Elle a envie de marcher et de prendre la main de son amant. Elle a envie. Elle est en vie. Elle est. Mais elle seule sait qui elle est à l'intérieur de son envie et déjà, les voilà qui marchent. Et leur marche, elle qui pourtant les connaît, les trahit. De deux rythmes elle les sépare et du dehors et au-dedans. Les amants se connaissent, ils savent tout des faiblesses et des affres du temps, ils sauront maintenant... »*

Ecrire, c'est partager un rythme, c'est respecter un vol même irréflecti et ce mot « vol » est autant celui de l'oiseau que celui du voleur.

L'écrivain et le lecteur sont oiseaux et voleurs.

L'écrivain est un oiseau qui vole de ses propres mots et qui se vole à lui-même pour mieux s'enrichir. Le lecteur vole ce qui lui semble bon et laisse s'envoler ce qui l'appauvrit.

Ecrire c'est le double jeu du spontané et du réfléchi. C'est ramener en un instant sur la table tout ce qu'inconsciemment ou consciemment on a voulu pour bagage.

Mon grand-père avait de tout-petits mots pour des souvenirs dithyrambiques. J'appris plus tard qu'on appelait ces mots : « onomatopées ». Ainsi, mon grand-père restera pour moi le plus grand faiseur d'onomatopées. Faiseur, parce qu'il fixa, grâce à elles, des images dans ma mémoire d'enfant, à vie.

Vous écrire est pour moi un jeu infini.

Chacun de mes mots me semble saoul de sens et appelle au secours mes précisions.

Mais si vous écrire signifiait m'écrire, autant serait de m'enfermer dans ma cage prison et d'attendre que s'usent mes ailes, ce qui serait là une illusion comique puisque rien ne s'use au temps qui passe si l'on s'en sert.

« Vous écrire, c'est aussi m'étourdir... »

Les mots dont je me vole le plus souvent sont : « c'est comique », « sans doute » et « peut-être », mais rien n'est moins sûr que cela soit le reflet de ma profonde personnalité autant que ce « bien à vous » dont j'abuse pour terminer bien des missives.

L'écrivain est rusé, plus encore que ne le croit tout lecteur, aussi entraîné ou illuminé soit-il. Loin de moi de dire qu'il en garde dans sa volière mais l'écrivain ne se donne pas. Il se partage ou s'offre, ce qui le rend aimable ou détestable mais en tout cas, rarement indifférent. Voilà ce qui, du reste, sauve son univers et son audace et ce par quoi il entrevoit quelque gloire ou tout du moins un peu de panache. Après tout, rivaliser ne serait ce qu'un instant avec cette ogresse qu'est l'indifférence, mérite comme tout oiseau signant le ciel, une plume de plus à tremper de ses mots.

A travers l'écriture, se nourrit une certaine attente.

Cette attente se nourrit elle-même de cette joie de n'avoir rien à prouver mais de pouvoir tout entreprendre. Chaque entreprise se nourrissant à son tour de ce que le temps apporte et du travail qu'il fait au sein même de nos vies et de nos destinées.

L'écriture est donc aussi une patience, une fleur qu'il faut laisser pousser.

Rien ni personne ne me pousse à écrire mais rien ni personne ne me pousse à grandir.

Dans l'écriture, il y a toujours des boucles à boucler et des jeux à suspendre et surtout des pages à tourner.

Je n'ai aucune mémoire des noms et prénoms des personnages.

Il se peut ainsi que toutes mes lectures n'en feront jamais qu'une seule et je réalise que pour l'écriture il en est de même.

J'ai relu quelques textes d'adolescence, des textes qui m'ont fait sourire et que je range avec les autres en sachant bien que je ne les relirai sans doute jamais. Voilà ce qui sépare l'écriture de la nourriture : on se nourrit de mots et parfois, avec bonheur, on en nourrit les autres. Périmée, la nourriture se retrouve à la poubelle et s'il m'est arrivé de jeter des livres, c'était une nouvelle façon de jeûner et peut-être rien de plus.

Le destin de ces textes n'est sans doute plus lié à mes appétits d'adolescent rivé au déversoir de ses passions.

Je n'ai aucune mémoire des pages tournées.

Ce qui me porte depuis le début des jours, c'est mon imagination.

C'est mon bien le plus précieux et ma force secrète. Sans elle je serais mort-né. Je ne connais rien de plus incontournable et même si certains, flatteurs, la qualifient de don, je crois qu'elle est surtout un cadeau ou un talent qui nous est à tous donner et dont chacun nous usons à notre façon.

Ma façon n'est pas particulière. Elle consiste à être en perpétuel éveil et à se surprendre à tout bout de champ.

Voilà encore une belle expression : « à tout bout de champ », la tête tournée vers le ciel ou vers cette terre qui nous pousse et nous retient. A tout bout de champ, l'imagination sème et récolte sans ordre, sans but, sans fin...

L'imagination n'a ni cycle, ni cours sur le marché, l'imagination est à chaque bout de champ, à chaque bout de fin du monde. Personnellement, je la sers ou je la sauve en ayant toujours de quoi écrire sous la main, en étant disponible à tout bout de champ, en éveillant le dormeur, en apaisant le chercheur, en acceptant de dormir dessus. Sans imagination, ma vie ne serait sans doute pas vraiment différente mais elle ne serait pas juste. Ainsi, la vie n'est pas mal faite, elle est là où l'on se situe, là où, se recevant, on la reçoit, là où la solitude n'a rien d'un mal être, là où on se sauve de tout en sauvant tout de soi.

L'imagination est la plus forte et la plus vieille comparse de la vie. L'une et l'autre se devancent toujours d'un souffle et se surprennent tour à tour.

La vie n'a pas pour seul rôle celui de vérifier, d'approuver, de désapprouver les choses de l'imagination, elle a, aussi, celui de la surprendre et de la relancer sans cesse.

L'imagination ne se dresse pas en porte de secours, elle est la couleur pour laquelle on change sans cesse d'avis. Si l'on dit : « voir la vie en rose, en noir, en gris... », l'imagination se fait décapant pour toute porte et couleur pour toute autre. L'imagination est à la fois carrosse et cocher de la vie mais elle est aussi lourde et légère qu'une naissance ou qu'une mort.

Et si la vie est parfois ramenée aux dates comme brebis au pré, l'imagination elle, est intemporelle et fait de nous des êtres vraiment immortels mais, et c'est comique, je n'imagine pas l'immortalité.

Je vis.

Etre inventeur d'histoires n'est jamais qu'aller puiser au puits de l'imagination.

Il est donc utile d'inviter la pluie et si la sécheresse vient, de l'imaginer.

Il n'y a aucun problème avec l'imagination.

Je n'en ai, en tout cas, aucun, mais, au risque de me répéter, il faut : « être en éveil ».

Un jour, je me suis endormi.

Je me suis éveillé pensant avoir un problème.

A vrai dire, mon puits débordait et me prévenait ainsi que j'avais assez veillé et que m'être endormi était plus qu'un signe, c'était un signal.

*« Il n'est de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ».*

Je dirais surtout que celui qui ne veut pas « *s'entendre* ».

La vie nous en donne le temps parmi tant d'autres. Il y a un temps pour recevoir et un autre pour partager. Si ce partage n'a rien de vital, rien d'obligatoire, et s'il est certain que laisser déborder son puits d'imagination ne représente aucun danger, il faut peut-être s'offrir aux sécheresses d'autrui si souvent indépendantes de leur volonté.

Si naître est peut-être une souffrance oubliée, mourir serait alors une souffrance pour l'oubli.

Ecrire est une souffrance que l'oubli efface.

Les mots font écho d'un chant qui ne m'appartient pas.

Rien n'appartient à celui qui écrit.

On lui donne des droits mais ce sont des droits de premiers mots dits. Ce qui est écrit est pensé, dit, repensé et redit. Voilà le sort de l'écriture, se trouver une âme dans la parole. L'oralité est l'âme de l'écriture et le lecteur, et le conteur sont le chant de cette âme.

Tout écrivain est un accordeur d'âmes.

« L'accordeur d'âmes », c'est tout le titre d'un roman.

Quel beau titre, aussi pompeux qu'un petit derrière d'ange.

Les anges devaient être les personnages de ce roman. Mais tout vient en son temps et le cheminement des mots ne trahit jamais celui de la pensée de l'écrivain.

Souvent je pensais ne pas avoir assez d'une vie pour tout faire mais l'erreur serait de penser à l'infini.

Mieux vaut imaginer et puis surtout mettre l'aile de l'ange à la pâte, la tremper dans la boue, descendre l'ange du ciel et lui faire comprendre qu'il peut avoir la tête au ciel et les pieds sur terre et dans la terre.

Voilà, en passant, un clin d'œil à mon arbre, un hêtre fauché il y a peu par la bêtise humaine.

Ecrire un roman, je l'avais fait autrefois, c'est une comète passée, ratée et qui sait attendre....

Ecrire est, à la fois, l'acte le plus sûr pour dire que l'on est dans le présent et, à la fois, le plus surnois pour pouvoir lui échapper mais à coup sûr, écrire, c'est entrer dans une autre dimension qui vous absorbe et dont vous revenez difficilement.

Ecrire, dans le silence, dans le bruit, écrire, dans le triste, dans le gai, le léger ou le grave, écrire, c'est faire présent.

J'ignore si tout écrivain aime se relire. Il m'arrive de me relire et ce que je sais, c'est que je me retrouve juste et bien dans ce que j'ai écrit spontanément, un mot dans un livre, une carte de vœux, une lettre, un mot sur la table....

Ecrire, c'est se faire présent à tout jamais.

Dans l'irréfléchi, dans un flux de l'ange à la plume, de la terre à la tête, tout y est. M'écrire, me relire et me corriger ne m'intéresse pas.

Ecrire, être lu, être partagé me semble juste.

Dans le spontané est le juste et l'amour dans le vrai.

Ecrire, c'est s'échapper et s'emprisonner du vrai pour du vrai, pour de vrai.

Grand amateur de théâtre, tiens, par parenthèses, j'aime ce mot « amateur », je le privilégie à « professionnel ». On ne sera jamais assez professionnel en rien mais on peut toujours faire grandir son amateurisme, on peut toujours aimer davantage.

Au théâtre, quand je partage avec les adolescents mon ressenti pour telle ou telle scène, je porte toujours en avant ce qui est spontané. Or, je constate souvent que même chez les petits enfants, le spontané tout comme l'imaginaire est cassé par bêtise, par erreur ou, ce qui est pire, sciemment.

Le spontané sera bientôt un privilège rare que seuls posséderont mal les nantis d'une société où malheureusement ils géreront celui des autres.

J'aime beaucoup les métaphores mais je préfère les souffler à petite échelle, petite longueur et à bon escient plutôt que dans un roman.

M'aventurer dans un roman serait un suicide que l'on commet et que j'ai commis en innocence et inconscience de la vie.

Dans un texte écrit pour le théâtre je dis que lorsque je relis des textes vieux d'au moins dix ans, cela me fait rire mais que, surtout, j'en suis fier. C'est bien vrai. Mais disant cela, je sais que je suis comme l'artiste peintre devant une œuvre de jeunesse ne lui appartenant en rien.

Maintenant, je sais ce qu'est l'appartenance dans la création et je sais que créer est plus qu'une affirmation de soi, plus qu'un partage.

Créer c'est plus que se dire et se faire, c'est être tout simplement.

Toujours au théâtre, je dis que la vie est une suite infinie de petites ou de grandes naissances, de petites ou de grandes morts.

La vie n'est pourtant pas une résurrection perpétuelle mais chacun a droit à sa résurrection, à la résurrection de son vivant dans sa vie.

Ma résurrection est remarquable et temporelle. Elle a lieu entre trente quatre et trente cinq ans.

L'écriture est une façon d'y croire, de me croire.

L'écriture est à la fois un emprisonnement et une libération des sens mais entre les deux, siège le sixième sens que j'appelle : « le deviner ».

C'est un sens inné qui nous échappe dès que l'on doute mais qui nous est rendu parfois plusieurs fois et ce, souvent par les petits enfants ou par des adultes d'une autre dimension.

Ce sens est aussi un don. Il permet de savoir, de se savoir et de pouvoir se dire simplement: « *je suis, je fais, je vis, je vais, on m'attend, on m'espère, on me devine inconsciemment...* ».

L'écriture, c'est le parfum qui précède et succède la lumière et succède et précède l'écriture. L'écriture est une succession sans fin.

Dans cet univers d'écriture, viennent des moments où l'on échappe à soi-même : pas de faim, pas de soif, pas d'envie, pas d'attente. Le temps glisse et la fatigue n'est pas suffisante à l'arrêt.

Le bien-être vient et il faut un brin de sagesse pour boucler chaque évasion. Mais le bonheur n'en est qu'agrandit quand on sait qu'aucune alarme n'a retenti, qu'aucun reproche ne s'est élevé, qu'aucune porte n'a été fermée.

L'évadé n'est qu'un pèlerin qui trace, de ses mots, jusqu'à l'horizon.

Ainsi, peut-être suis-je un pèlerin comme tant d'autres, sans besoin de demander mon chemin, sans besoin profond de le partager, ni avec le destin, ni avec le temps, ni peut-être avec mon prochain.

Je suis peut-être mon propre prochain, toujours en devenir, face à l'horizon, d'Occident à Orient, l'horizon reculant.

Je ne suis peut-être que mon propre prophète pour un monde différent d'hommes différents.

Peut-être ne suis-je qu'un « respire » dans l'humanité, cet espace temps d'une foulée à une autre foulée, d'un mot à un autre, d'un battement à un autre battement, pulsations d'un cœur qui n'est déjà plus le mien. Peut-être....

« ...peut-être ne suis-je qu'un « peut-être » ... »

« Mille histoires font moins d'histoires qu'une seule... »

Petit, je rêvais de lits volants et de voyages vers les étoiles.

Au jardin, ma famille devenait famille lapin pour qui je m'activais à ramasser des carottes.

Je cueillais des fleurs en pleurant pour pardonner mes manquements au bon Dieu.

Je lui demandais de prendre dix ans de ma vie pour les donner à des petits vieux heureux.

Petit, je devais déjà être dans la tourmente des hommes, projeté comme un ange sous l'éclatement terrestre du divin.

Petit, j'épousais la lumière pour marquer les souvenirs. Ma vie était infiniment grande quand j'étais petit et maintenant elle me paraît infiniment petite voire dérisoire.

Petit, j'ignorais que, déjà, j'étais un contraire.

J'étais fasciné par le chant des oiseaux dans l'arbre et fasciné par le pouvoir de l'homme qui les tuait .

Mon enfance est ainsi faite de mille histoires qui n'en font même plus une.

S'il fallait me mettre en route et faire mon baluchon, de l'enfance je ne prendrais rien parce que celui qui prend a déjà tout perdu.

De l'enfance, j'ai tout au fond de moi comme une graine, une source, un écrin pour la lumière, celle qui toujours éclairera ma route et m'empêchera de m'écarter de ce que je deviens pas à pas, jour après jour, mot après mot.

Dans l'enfance, bâti comme un pauvre âne, on avance pour des raisons qu'on ignore et on vit pourtant aussi léger que l'oiseau qui ne vit que pour le présent de son instinct.

Dans l'enfance, j'ai reçu mes charges de toutes parts mais au lieu de composer avec chacune d'entre elles comme un jongleur récupère ses balles au bout du numéro, je m'en suis délesté et je continue encore aujourd'hui pour mieux retrouver ce premier regard juste que l'on pose sur chaque chose.

Oui, je suis un contraire et j'apprends à me connaître à savoir qui je suis vraiment. J'apprends et je marche devant tout en étant derrière. Je suis l'enfant qui couche les orties et à la fois l'enfant qui les surmonte. Je suis l'enfant pèlerin. Je suis du verbe « suivre » ce que je suis du verbe « être ». Je sais mes arrêts mais j'ignore mes départs. Je sais que je suis de passage mais je ne cesse de passer.

Mille histoires ne valent pas mieux qu'une seule histoire. Un seul brin d'herbe suffit à l'étonnement mais cela n'empêche qu'existe le pré.

Mon enfance est donc une histoire s'opposant à une autre pour mieux s'épauler face à une autre et ainsi ad libitum.

Et la lumière qui éclaira mon enfance n'est ni plus belle ni plus forte que la lumière qui éclaire mes enfants seulement elle est mienne et différente à toute autre. Ainsi, mille histoires ne valent pas mieux qu'une seule histoire et rien ne vaut un baluchon de plus en plus léger, délesté par d'infinis éclaircissements soufflés d'une même origine dont j'ignore encore tout.

*« ...et sautant le pas de l'enfance d'un pas de Dieu, il fit sienne toutes les histoires et ne put en raconter une seule... »*

D'un mot divin à un mot terre, il faudrait parfois pouvoir se taire mais de tout temps l'homme a voulu se dire sans toujours se penser. Aujourd'hui, un autre temps est venu, et si l'homme n'est plus honteux de sa bêtise, il est honteux d'être à lui seul, de s'appartenir et de n'appartenir à rien d'autre.

*« L'homme est un dieu qui marche... »*

Et comme la terre est ronde, l'homme se succède toujours... du moins celui qui ne lève pas la tête.

*« Je voudrais pouvoir, d'un mot divin à un mot qui tourne, être un mot lien, un mot autre, un verbe autre. N'y voyez point la moindre trace d'orgueil mais juste la trace d'un homme qui emprunte les sentiers oubliés tandis que d'autres se targuent d'ouvrir les chemins célestes pour une vie divine... »*

L'humilité est la dernière des charges. S'en défaire n'est pas s'alléger. C'est une charge nécessaire voire vitale pour suivre les empreintes de ceux qui savent...

Il faut être de la terre sans s'y ancrer. L'humilité est une grâce plus juste que la gravité pour épouser la terre, l'humilité est la plus belle des sciences exactes.

J'ai ainsi des pesanteurs qui proviennent Dieu sait d'où mais « Dieu sait d'où » n'est pas une certitude, c'est une façon de bien dire la pensée, de bien l'écrire, et si le hasard fait bien les choses alors j'étais fait pour l'écrire...

Ne sentez-vous pas la lourdeur qui emprisonne lorsqu'il nous semble nécessaire de tout justifier. Si cette lourdeur n'emprisonnait que nous, cela serait un moindre mal ou disons plutôt un moindre faux pas mais, toujours, cette lourdeur emprisonne l'autre et empêche les rencontres, les vraies, celles qui font que les lourdeurs n'ont plus lieu le temps que durent ces rencontres. Ainsi aurais-je du écrire « Dieu sait d'où » et vous écrire que ces pesanteurs sont accablantes et qu'elles font d'un homme qui marche sans bagages un homme plus lourd que la terre elle-même.

Quelle perte de temps toutes ces pesanteurs mais lorsqu'on réalise qu'on peut, avec patience, s'en défaire alors c'est comme si la lumière avait été effacée par le nuage et qu'elle naissait à nouveau. Et si l'ombre qu'elle fait est considérablement allongée, marquant d'un signe le temps passé, elle ne marque en rien le temps perdu. L'ombre indique le chemin à parcourir d'un seul bond, maintenant qu'on est tout léger, et comme au bout du bond attend un nouveau départ : il est des pesanteurs qu'il vaut mieux endosser.

Ma vie est une succession de bonds et cela n'a rien à voir avec les carottes ou la famille lapin de mon enfance. Cela prête à sourire et un sourire est porte ouverte à une succession de bonds.

Ma vie est une rencontre incessante avec des sourires et des portes ouvertes. Ces sourires sont étrangement et presque exclusivement des sourires de femmes ou d'enfants, preuve encore que l'homme, l'homme « mâle » a bien du chemin à parcourir encore. C'est un peu, et ce, pour en terminer avec les lapins, c'est un peu comme si l'homme était toujours le lièvre de la fable, la femme étant la tortue portant symboliquement sa « maison », sa « pesanteur », son « humilité » sur le dos. La femme peut faire des bonds et en faire faire, c'est sûr. C'est sûr et certain aussi qu'elle peut considérablement freiner le cheminement de l'homme.

Quant aux enfants, ils possèdent ces dons étranges que l'homme semble ne pouvoir attribuer qu'aux anges. Il serait plus simple de dire que les enfants sont des anges ou risquer d'avancer que les anges ne sont que des enfants d'éternité.

Ce qui différencie femmes et enfant, c'est la pluralité associée à l'unicité.

La femme porte bien des sourires mais tous sont différents parce que l'homme n'a pas qu'une nourriture. L'enfant ne porte qu'un sourire et n'espère qu'une nourriture.

Mes sourires sont précieux et sans regrets. On ne laisse rien après un sourire ou auprès d'un sourire, on chante la chanson des songes, on émet des silences qui en disent plus long que mille testaments. On est plus loin que la nuit. On est plus près de ce qui nous fuit.

Mes sourires sont aussi des baisers, des caresses, des pensées, des murmures et des voix de sirène.

Mes sourires furent des avancées de mer sans être noyé.

Au-delà du sourire, au-delà, plus haut, plus beau, plus fort, quand elles sont justes, brillent les larmes.

Voir briller les vraies larmes, cela m'est arrivé une seule fois et de cette source pure, je tairai le nom parce que la vie lui en donna d'autres et fit de moi un premier « sourire ».

Ce fut comme une pluie d'été sur la peau toute chaude de la terre et de l'homme, comme une eau secrète qui ne désaltère qu'une soif une seule, une seule fois. Ce fut ma soif et j'en respire encore.

Cette eau pure fit éclater définitivement la peau sur ma carcasse d'homme pour me rappeler à tout jamais qu'il y a aussi de la tortue en moi. Et cette eau acheva l'œuvre des premiers sourires, faire de moi un tout.

Un tout et un seul. Ignorant qu'ayant tout en un seul, on peut être seul en tout.

« Le silence se suffit à lui-même mais il ne suffit pas aux autres... »

Si le pèlerin est souvent imaginé muni d'un bâton, son compagnon voire son outil le plus fidèle est le silence. D'ailleurs, j'imagine bien ce pèlerin conteur qui, d'une étape à l'autre, arpente le chemin avec son silence en guise de mémoire et tous ses mots qu'il partagera pour un repas et des forces à retrouver pour mieux s'élancer à nouveau.

Petit, je fus incroyablement impressionné d'entendre et de lire que des hommes avaient pu abandonner femmes et enfants pour en suivre un autre. Fut-il le fils de Dieu ou Dieu tout court, je ne digérais pas cette nourriture.

Aujourd'hui, je sais que l'homme est surprenant autant qu'il peut se laisser surprendre. Et j'imagine mieux le pèlerin marchant et portant en son silence femme et enfants et avec eux tous les hommes de la terre et toutes les paroles du monde.

Le silence est aussi porteur de bonnes nouvelles.

Les voyages les plus longs se font dans le silence et ils aboutissent toujours à la lumière. Le silence est la fortune de l'âme et se tisse de perles comme toile d'araignée au petit matin. Chaque perle est une pensée qui s'évapore au point du jour et dont personne ne saura la valeur. Voilà pourquoi le silence ne suffit pas aux autres. Celui qui se tait cache sa pensée et seule son action génère tout message. Nous pourrions ainsi envier toutes choses vivantes immobiles et muettes qui nous invitent au silence mais nous recherchons, c'est parfois plus fort que nous, à faire parler toutes choses.

J'avoue que le silence est aussi un danger. Y entrer et s'y complaire, c'est comme s'aventurer dans un monde où l'on ne dort plus, où plus rien n'a d'essence, où les sens ne font plus qu'une matière ou qu'un souffle prêt à l'engendrement. Le silence est un paradis en enfer et un enfer au paradis.

Silencieux, une nuit d'août, je regardais les étoiles qu'on appelle « filantes ».

Me fallait-il autre chose pour percer mille secrets du créateur, divin ou humain, souverain de la beauté ?

Le silence est un salut à la beauté.

Je ne pense pas que le silence soit un bien ou un mal, je crois que le silence est une voie vers des retrouvailles, des entrailles, des espaces de bien-être ou de souffrance. Le silence est le miroir de l'âme. Il est poison ou fruit de paradis. Il est le manteau du monde et la mémoire de toute vie.

Avant son récit, le pèlerin fait silence, rappelant que tout vient de rien et que tout retourne à rien. Avant et après c'est le silence.

Et même son premier mot c'est déjà du silence quand son dernier n'en est déjà plus.

*« ...Il fit silence dans mon cœur quand il fit tempête dans mon âme. Rien ne pouvait livrer mon cœur tant le silence n'était pas. Je compris alors que même le silence se mérite autant que l'on mérite de s'être tu... »*

« Ecrire », c'est aussi offrir du silence et simplement éveiller l'âme au commencement d'un partage, d'un voyage qui se partage.

« Dire » devrait être : porter haut ce qui ne peut être tu. Mais soyons humains. Il faut que tant et tant de mots coulent pour qu'une seule parole soit juste.

Le silence n'est pas un tamis pour rien. Le silence est un mot vivant qui guérit bien des blessures. Un trésor à la portée de tous. Une liberté d'être dans le désert des mots au cœur même de la tourmente des pensées.

« Ecrire », ce n'est jamais que soulever le sable et regarder droit devant si ne vient personne pour simplement partager ce que voulait le silence.

« Ecrire », c'est faire de son cœur un pèlerin vers les âmes, une oasis pour l'un, un mirage pour l'autre.

« Ecrire », c'est, de toute façon, donner. Donner sans vouloir que, nécessairement, on prenne.

« Nous nous éveillons au silence jusqu'au jour où le silence nous éveille ».

« Les hommes voyagent dans des corps de femme... »

Depuis peu, je considère mes rêves comme une source temporelle, fusion du vécu, de l'imaginaire et de l'inconnu, voire du non révélé. L'un d'eux m'a déposé face à cette phrase : « les hommes voyagent dans des corps de femme... ».

Mon image était celle d'âmes, d'âmes d'hommes. Maintenant, je peux les comparer à des fœtus flottant dans l'intemporel, dans l'éternité oubliée.

Depuis, j'ai considéré cette phrase avec autant de surprise que de réflexion.

Bien sûr, avec humour et à différents degrés, je vis les voyages de l'homosexualité ou du transsexualisme, mais, je savais que ce rêve et cette phrase m'ouvraient à des pensées plus hautes et donc, plus brumeuses. Souvent, il vaut mieux avancer avec ses rêves que de s'y attarder vainement.

Les hommes ont toujours fait de longs voyages pour évoluer, pour devenir " homme " et si ces voyages les ont menés à la différenciation du genre : « sois un homme » ou « tu seras un homme », ils les ont rarement menés à l'introspection. L'homme est en perpétuel devenir et toujours il faudra quelque prophète ou pionnier pour bouleverser le monde et ses idées conçues et parfois tant préconçues qu'elles semblent encore primitives.

Le voyage dans un corps de femme, c'est peut-être un voyage intérieur et parent d'un pèlerinage aux origines, d'un retour aux sources. Ainsi, je peux affirmer que les hommes savent. Ils savent ce que représente : porter un enfant, enfanter, faire grandir. Seuls les simples fécondateurs ignorent l'écho de leur cri, de leurs larmes, de leur infinie affection au corps qui les porta.

On parle aujourd'hui de « l'homme nouveau ». On en parle surtout au travers de son image de père. Mais l'homme « est » au-delà de cette image et ce, depuis bien longtemps.

J'ai cru longtemps qu'en acceptant la part de féminité qui est en lui et en s'y recevant, l'homme finirait bien par se réaliser et s'affirmer dans une place qu'il semble avoir perdue. Aujourd'hui, je réalise qu'il faut oser penser bien plus haut encore. L'avenir est féminin. Tout le futur du monde va se rendre à cette évidence. Et tant le monde moderne dans ses spécificités économiques et sociales et tant ces phares affaiblis que sont devenus l'Eglise et la gestion politique, tout ce qui fait la fin du vingtième siècle, rien n'échappera à cette ère nouvelle dont on ignore tout encore et pour laquelle se préparent de nouveaux annonciateurs. Après son jour et son année, la femme aura son siècle, son millénaire.

Quant à l'homme, l'homo sapiens, il lui faudra retourner à ses études comme le primate à ses branches et redécouvrir sa semblable sans aucun complexe de supériorité ou d'infériorité.

« Les hommes voyagent dans des corps de femme », il fallait l'écrire bien plus que le rêver.

Dans ma pensée, je ne vois qu'un espoir pour l'avenir parce que le monde est aussi celui de celles qui le portèrent en silence et dont les audacieuses annoncèrent la revendication au juste partage.

Le voyage passe de l'union à la création et de la création au voyage. Voyez là aussi l'annonce d'un nouveau cycle de nouvelles vies. Ces vies sont comme les étoiles, d'infinis voyages de lumière et d'espérance.

Je ramène à la mère ce qui est à la mère. Au père, je veux affirmer la tendresse et les voies aux larmes. Que les cœurs sonnent juste et que les gestes ne connaissent plus aucun interdit !

L'amour n'est rien si les cœurs se mentent ou se vident d'un quelconque écho. Il faut réapprendre. Entendre à nouveau nos lointaines origines. Relier celles de la terre et du ciel qui firent de nous des mâles, des femelles, des démons et des anges.

N'aurais-je rien écrit en écrivant cela ? N'aurais-je rien fait ? Dans le tourbillon des refoulements, des frustrations, des impuissances, des souffrances et des tortures, un jour viendra où l'homme lèvera enfin la tête de toute servitude et refusera de faire allégeance avec ce qui le sépare de la grâce dès qu'il refuse d'être encore un enfant.

Mais l'homme toujours est en queue. Et je vous souris en écrivant cela. Je me gratte royalement pour ne pas dire célestement le bas du ventre. L'écriture a quelque chose de divin et de démoniaque. D'éternel et de fin. Mais la fin n'est-elle pas éternelle ?

La tête de l'homme contrairement à sa queue a toujours été une souffrance et encore il arrive que la queue passe en tête et qu'en fin de course l'homme y perde tout et surtout la face.

Oh ! Je n'encenserai point les femmes, si souvent négligentes, face à cette paresse d'esprit qui se cache souvent derrière le porte-queue ou la porte-queue, si tant est qu'il suffirait parfois à la femme d'en prendre un peu sur elle pour faire remonter le niveau de toute pensée.

Ecrire, pour moi, c'est donc pouvoir être à la fois céleste, innocent et puis tranchant comme l'est la vie et la dualité homme femme.

Peut-être l'expression « en avoir ou pas » n'est-elle que cette porte ouverte à l'unicité. Parle t'on du sexe des anges ? Parle t'on d'une pensée unique entre homme et femme ?

Ecrire c'est peut-être aussi effacer toute sexualité. Peut-être serais-je capable d'écrire en femme tout en étant trivial, dur, sarcastique, malin. Et puis, l'instant d'après, homme tout en douceur, fragilité, langueur.

« Qu'il doit être bon de trouver l'âme sœur ! ». Combien de fois ne me suis-je pas dit cela dans l'adolescence ? L'ai-je cherché avec mon cœur cette âme sœur ? Parce qu'entre queue et tête il y a le cœur. Entre l'homme déversoir et la femme réceptacle il y a le cœur. Ce lien tenace qui s'arrête mais ne rompt pas.

Ecrire c'est une histoire de cœur. Des liens noués, des nœuds serrés, défaits et refaits avec patience ou empressement.

Ecrire c'est partir à la recherche de ce qu'on n'a peut-être jamais perdu. Qui sait ? Personne ne sait !

Je repeins mon ciel chaque matin. Je fais un premier pas en tout et toujours j'ai le même souffle en tête. Le même battement au ventre me pousse à manger. La même envie me pousse à savoir avancer et à croire que l'on peut arriver à se laisser porter.

Un jour, peut-être, quelqu'un fera un premier geste qui sauvera un homme, une femme, un geste sauveur de toute mauvaise pensée. Un jour, peut-être, on rentrera consciemment dans le paradis de l'enfance avec toute cette grandeur, cette beauté d'âme et cette dérision face aux affres du temps.

Ecrivant, je songe, à nouveau, à ces oiseaux qui se nourrissent d'aujourd'hui sans digérer demain. Un jour viendra où tout se fera simplement, l'amour comme l'écoulement du temps.

Ecrivant, je sais que j'avance encore dans la nuit à tâtons, refusant la lumière à raison parce qu'elle ne m'aiderait en rien, m'aveuglant.

« Deviens ce que tu dois devenir » m'a écrit un jour, un ami.

En devenir, nous sommes tous pareils mais si différents en aboutissement.

J'aimerais écrire pour m'alléger en chemin.

J'aimerais aimer pour ne jamais m'arrêter.

C'est comme si je posais mon train arrière et mon train-train quotidien sur un coin d'herbe, sur un tapis, sur le rebord d'une fenêtre, dans une forêt, un champ, un kot d'étudiant, une chambre d'hôpital, une île, un ici ou un ailleurs. C'est comme si je racontais une histoire juste comme ça, juste pour dire.

Je préviendrais mes lecteurs que certains passages vont plaire davantage aux uns et je glisserais des pages qui stimuleraient les plus frileux de la lecture. Je ferais plein de surprises parce que ce serait mon premier et mon dernier livre et que je le voudrais beau et simplet à la fois.

Il faut de tout pour faire un livre. De rien on fait un tout, d'un tout un rien...

Ainsi, les premières pages de mon livre seraient couleur « Bobin ». C'est la tête dans les nuages. On pourrait dire que certains se shootent au « Bobin » et il ne m'en voudra pas si j'écris cela. Je me suis sans doute shooté au « Bobin » quand j'allais tant bien que mal, quand mon âme sautait à l'élastique et quand mon corps traversait le désert des sens.

Il est des livres qui vous collent pour un temps. J'ai donc eu ma période « Bobin ». Les pieds décollant du sol, la tête loin dans les étoiles, le corps en prière près d'un hymen cérébro-masturbo-homo-sapience.

Avidité spirituelle. Evasion subjective. Délestage complet. Désintégration des lourdeurs quotidiennes. Cerf-volant sans fil en quelques sortes.

Que ces auteurs qui vous apportent ne serait-ce qu'une goutte de bien-être dans le marasme que traverse parfois l'existence humaine, que ces auteurs qui offrent bien plus que de l'illusion en offrant l'accès à son fort intérieur, que ces auteurs soient remerciés.

Je voudrais aussi partager ma pensée et mon merci avec Maurice Genevoix dont le "Raboliot" fut dans mon adolescence une réelle embellie dans mes lectures choisies loin des lectures obligatoires et mal venues de l'école. Cette embellie allait devenir pour moi une révélation : l'écriture et au-delà, l'écriture pour l'image ou ce que certains appellent avec plus de précision l'écriture cinématographique. Je ne dissenterai pas. Je préserve mes plus belles émotions comme des fleurs éphémères. Raboliot fut pour moi la plus claire et la plus simple des routes du partage entre un auteur et un lecteur anonyme et anodin. Il y a de cela plus de vingt ans mais je sais déjà que d'une manière ou d'une autre, je reviendrai à ces émotions qui flottaient entre deux eaux, l'eau pure de l'enfance et l'eau parfois si troublée de l'adolescence.

Ainsi, telles les émotions inattendues, la vie ne nous prévient de rien, ne nous préserve de rien même pas de nous en lasser.

Ecrire doit donc demeurer un acte premier. Finalement, tout devrait se faire comme une première fois, avec le plaisir et l'inconnue de la première fois.

Premières pages pour l'écriture. Pour dire que je pour quoi, que je pour qui, que je pourquoi, que je parce que, que je peut-être, que je ceci, que je cela, que je, te, il, elle, nous, vous, ils, elles, eux,... émoi.

Résumer mille et mille histoires possibles. Avoir tous les scénarii. Savoir toutes les musiques. Percevoir tous les sentiments. Décliner tous les sens. Oser et couvrir. Pudeur et indécence. Blasphème et interdit. Censure et paradis.

Etre de tous les mots, avoir tous les maux. Vices et sacrifices. Conception et virginité. Etre terre, arbre, ciel. Sillon pour sillon.

Premières pages pour la luxure. Morsure de dents de lait. Haleine de vampire. Traces du loup dans la neige. Pli de la cuisse pour le bassin. Langue sur le bout d'un sein. Sens sans interdit. Orgasme à l'échelle céleste, éjaculation divine. Foutre et blanche colombe. Silence et battement. Faire ce que l'on est. Devenir ce que l'on ose.

Nourrir l'extase. Simuler le non-orgasme. Sucrer les vagins. Folie érotique. Cavalcade sensuelle. Hallali gynécologique. Trompettes de fallopettes. Secousses zizismiques. Translation salivienne. Egarement mondain. Charge Hussarde digne. Dingue picotage. Dong de soi. Feulement du diable. Gloussement divin. Simulation inversée. Coït d'alchimiste. Alerte! Je mets les bouts. A cheval de papa. Dans un endroit à l'envers. A l'envers de l'endroit. Ligaments d'un jour. Passion sans fruits. Baiser épargné. Tendresse le moment. Mime-moi la chatte. De verge dure en vergeture. L'âge ne fait pas son affaire. Mettre le paquet. Perdre la pédale. Lesbien tomber. Agence mari mon nid anal. Silicone carné. Viagra la pâtée. Pénis panacée. Pilulé préservé. Mou et lente. Moelleuse moite en bouche en boîte à surprise par tout ce qui spasme à la nuit le jour ci jouir débarquement écarquillé aux cieux révulsés à l'enfer du décor et des cris en mêlées poings sur les y sont sains ces seins innocents moi de par toi de par nous de parvis en clarières en embellies averses et verse moi encore dans un délire lexical moi ta langue pour me faire terre et septième ciel ah la foi !

Quelques pages pour tout se dire et pour ne rien se cacher. Voilà le vrai visage du monde et des hommes. La main qui caresse est la main qui tue. Rien ne nous rend vulnérable. Tout nous rend puissant. Personne ne sait notre renom. Chacun croit sa vie. Et porte la croix. Tête en l'air. Tête en bas. Je suis là pour quelque chose mais rien n'est là pour moi.

Il est des messages ainsi griffonnés dans les toilettes qui résument la vie dans un cri de chasse d'eau.

Les rêves sont ainsi des cris anonymes et l'écrivain de l'écrit veille à ce que tout soit brûlé un jour pour éclairer la nuit éternellement.

« Ecrire c'est être capable de tout ».

C'est être capable de s'étonner de se surprendre ou encore, de s'évader dans la diversité. Ecrire un poème et un livre cru, sauter du théâtre au roman. Ecrire. Certaines courbes assurent la ligne droite qu'applaudissent les lecteurs. Certains écarts n'en sont pas vraiment. Personnellement, j'envisagerais l'usage du pseudonyme comme une plaisanterie et les plus courtes... Ni l'auteur, ni le lecteur, personne n'est toujours à la bonne hauteur de ce qui semble le meilleur.

Des mots ont été posés sur moi et la vérité et le mensonge m'ont rendu muet. On m'a donné un nom, un prénom mais au silence on m'a substitué surtout pour que je raconte, que je vive mes quelques instants. Le lire et l'écrire sont les premiers dons de la conscience, elle-même, mère de l'imagination.

Quelque part, dans une prison, une femme apprend à lire, enfin, et s'étonne que la bêtise des hommes soustraie ainsi la connaissance à leurs semblables. Alors, je l'imagine prendre la plume, celle de l'audacieuse liberté, pour écrire sa révolution. Je pèse là, la force des mots quand ils sonnent pour le juste, pour l'égalité. On ne peut rien contre les écrits dans la vérité. S'il fallait des mots à laisser aux affres du temps, ce serait des mots qui auraient leur droit à l'évasion, leur droit à la réponse, leur droit à la critique mais surtout un droit à être redécouverts par une nouvelle lecture.

Pour la vie, pour sa vie, pour ma vie, j'ignore si je voudrai une nouvelle lecture. Naïvement, je dis que chaque jour est une feuille à couvrir puis une page à tourner sans se soucier ni du nombre ni du style mais en versant l'encre de son cœur et le rythme juste de sa vie. Naïvement, j'ai cru à tant de choses qui me dépassaient et aujourd'hui, je voudrais y croire encore alors que je les ai tant distancées. J'embrasse chaque matin sans toujours oser étreindre la vie avec la fougue et l'insouciance de ma petite enfance. On ne sait rien quand on croit tout savoir et on devrait mal dormir lorsqu'on dit dormir du sommeil du juste.

Ecrire me ferme à toute page, à toute étreinte, prisonnier de mes vomissements comme de mes balbutiements verbaux, manuscrits et fugitifs. Je suis mon propre geôlier menaçant de m'assoupir et d'oublier la pitance comme l'heure, évadé dans mes pensées, égaré dans mes envolées, je suis mon propre prisonnier.

La route est longue et dangereuse quand on est son propre chauffeur, son propre guide, et l'angoisse n'en est que plus grande lorsque la fin du voyage se fait proche.

Je reviens alors à moi, à mon début, à ma fin. Ecrire est un acte premier et dernier, un pas sur une piste qui commence ou qui s'achève.

Ecrire n'est rien quand on est loin.

Je me rapproche alors du titre de mon livre, mon premier livre en vrai : "le vélo dans l'arbre".

C'est l'histoire d'un vieil homme que je ne suis pas, qui n'existe pas, bien que souvent le hasard fasse que tout existe, c'est l'histoire d'un vieil homme qui, un jour, s'assied sur la racine débordante d'un vieil arbre plus que centenaire et donc la vie a voulu qu'il pousse à la croisée de trois chemins. Trois chemins dont le vieil homme sait qu'ils illustrent à merveille l'âme de trois personnages : deux hommes et une femme. Le vieil homme n'est peut-être pas un de ces deux là.

Le vieil homme imagine peut-être le tout. Qu'importe! Ce qui importe, c'est qu'en levant la tête, il voit, là dans l'arbre, accroché à une branche : un vélo. Un vélo dans l'arbre. Un vélo tout rouillé se mariant ainsi davantage avec l'écorce de l'arbre. Le vélo aussi vieux que le vieil homme. Le vélo avec autant de choses à raconter que lui. Le vélo qui, peut-être, était, est à lui. Le vélo que, peut-être, il avait mis dans l'arbre. Le vélo que, peut-être, on lui avait volé et qu'on a caché dans l'arbre. Alors, à la croisée des chemins, l'esprit du vieil homme bascule et se noie dans la souvenance. Et la souvenance passera peut-être par son imaginaire. Et à la croisée des chemins, peut-être les destins se rejoindront-ils à nouveau ou pour la première fois. Peu importe.

Là où je veux en arriver, c'est peut-être au dernier mètre, au dernier centimètre parcouru par le vélo avant d'être arraché au sol pour se retrouver là, là-haut, dans un arbre. Quel destin pour un objet sans âme! Peut-être. Là où je veux en venir, c'est à l'infini de tous ces "peut-être" qui conjuguent toute vie et tout destin et qui distillent, à outrance, les libertés de notre imaginaire.

Ecrire, et je m'offre cette expression, écrire, c'est accrocher son vélo dans un arbre et l'offrir à la souvenance comme on laisse une vie à son destin. Ecrire, c'est fou et c'est tout con à la fois. Ecrire, qu'on en ressent l'envie ou le besoin, écrire, c'est s'envoler à la croisée des chemins, en laissant le vélo entre deux mondes, le terrien et l'aérien, en laissant la vie entre deux temps, deux instants, deux actions, deux pensées, deux moments pour s'aventurer dans un troisième espace. Ecrire, c'est boire de l'eau pour ne plus boire de l'eau. Ecrire, c'est manger pour ne plus manger. Ecrire, c'est vivre pour ne plus vivre et mourir pour ne plus mourir. Ecrire, c'est s'offrir un et en cadeau. Ecrire c'est écrire.

Le vélo dans l'arbre n'est à personne.

Le vélo dans l'arbre n'est personne.

Le vélo dans l'arbre n'a ni de précédent ni de suite... et pourtant, « peut-être » en fin, enfin peut-être...

A ceux qui me savent et ceux qui m'ignorent

Thierry

Octobre 1999

